

—Je l'avoue, madame, répondit-il, et maintenant je partage l'opinion de ceux qui disent que vous appartenez à une grande famille.

—Ah ! il y a des gens qui disent cela ? fit-elle ; je les remercie en même temps que vous, monsieur le marquis, de ce grand honneur qu'on me fait ; mais je ne veux pas, vis-à-vis de vous, me donner pour ce que je ne suis point. Je ne vous dirai pas d'où je viens, ni de qui je suis née ? ceci est un secret que je veux garder. Mais je puis vous apprendre que ma naissance est des plus obscures. Depuis que je suis à Paris, j'ai un peu changé, et sans fausse vanité, je puis ajouter, à mon avantage. J'étais absolument ignorante, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'être moins. Pendant trois ans je suis restée enfermée comme une recluse ou un renard dans son terrier. Avant de me montrer, je voulais être montrable. J'ai pris des maîtres, j'ai travaillé beaucoup. J'ai appris notre langue un peu, un peu aussi l'allemand, l'anglais et l'espagnol. J'ai lu et je lis encore beaucoup. Après un livre d'histoire, je prends la géographie ; un roman me repose de mes lectures sérieuses. Je crayonne tant bien que mal un paysage.

—Mon cher Maxime, interrompit le baron, Andréa dessine et peint admirablement.

—Ceux qui m'ont entendue, continua-t-elle, prétendent que je chante assez bien.

—Andréa a une voix délicieuse et chante à ravir, dit Henri.

—Enfin, poursuivit la jeune femme, je commence à jouer du piano. Mais, parmi les arts d'agrément, la musique n'est pas celui que je préfère ; aussi ai-je eu beaucoup de difficultés à l'apprendre. Clapoter du piano est à la mode, je n'ai pas voulu que ce défaut me manquât, termina-t-elle en riant.

Le dîner étant servi, on passa dans la salle à manger et on se mit à table.

Pendant le repas, Andréa parla de Paris avec le plus vif enthousiasme.

—Il me semble que je ne pourrai jamais le quitter, dit-elle.

—Quitter Paris ! s'écria le baron, vous y resterez toujours !

—Qui sait ? fit-elle, pendant que son regard, devenu rêveur, semblait suivre sa pensée à travers l'infini.

Le marquis toucha à peine aux mets qu'on lui servait. Il était absolument sous le charme dominateur du regard et de la parole d'Andréa. Concentré en lui-même, cherchant en vain à échapper à la fascination, il ne parla presque plus pendant le reste de la soirée.

A dix heures il se leva pour se retirer.

—Je vais te reconduire, dit Henri.

—Monsieur le marquis, dit Andréa en lui faisant le salut d'adieu, j'espère que j'aurai le plaisir et l'honneur de vous revoir.

Il répondit une banalité quelconque et descendit rapidement l'escalier, suivi de M. de Manoise.

Il éprouvait le besoin de se retrouver au grand air. Il lui semblait qu'une fois loin d'Andréa, il redeviendrait maître de lui-même, comme Renaud sorti des jardins d'Armide.

Henri l'accompagna jusque sur le boulevard des Capucines. Là, ils se séparèrent. Le marquis ne chercha point à retenir son ami ; il avait hâte de se trouver seul avec ses pensées.

Encore tout étourdi, le cœur gardant son trouble singulier, ne pouvant éloigner de ses yeux l'image d'Andréa, il se mit à marcher rapidement, livrant sa tête nue à la fraîcheur de la nuit.

Son agitation ne se calma point, le désordre de son esprit resta le même.

Il se secouait comme s'il eût eu sur lui la robe de Nessus.

—Oh ! ce qui se passe en moi est épouvantable, se disait-il avec une sorte de rage ; elle m'a ébloui, fasciné et j'ai senti le fluide de son regard pénétrer dans tout mon être... Oh ! oui, c'est horrible, j'ai peur, oui, j'ai peur de l'aimer !... Aimer cette femme, moi !... quoi, je serais assez faible, je serais assez lâche !... Non, reprenait-il, c'est impossible, je m'effraye sans raison, je ne me rends pas bien compte de ce que j'éprouve. C'est un malaise étrange, cela se passera.

Alors, pour repousser le fantôme d'Andréa, sa pensée se reportait vers mademoiselle de Manoise. Mais la suave et douce figure de la jeune fille s'effaçait aussitôt et Andréa reparaisait souriante,

radieuse, le regard illuminé, superbe de majesté. Il rentra chez lui dans un état de surexcitation impossible à décrire.

Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, il se promena dans sa chambre, martelant le tapis sous ses pieds impatients et fiévreux, et faisant entendre par instants des exclamations de fureur.

—Mais qu'est-elle donc, cette femme ? s'écria-t-il en s'arrêtant brusquement. Ce qu'elle est ?... Ah ! je le sais, je le sais, continua-t-il avec un rire sec et nerveux ; c'est une de ces femmes étranges et fatales qui apparaissent de loin en loin sur la terre comme un fléau de Dieu !

—Andréa a été pétrie avec la même argile dont ont été créées Circé, Omphale, Dalila, ces grandes charmeuses d'un autre temps. Comme elles, Andréa a la beauté, l'enivrement du sourire, la domination du regard ; elle possède en outre, comme la fabuleuse sirène, le charme de la voix, entraînant, irrésistible... Ah ! je le sens par moi-même, nul ne pourra résister à la puissance fascinatrice de ses yeux ; il faut subir sa séduction.

—Si elle couvrait son visage d'un masque hypocrite, on pourrait le lui arracher ; alors, la fausseté, qui est une laideur, diminuerait sa force. Malheureusement, chez elle, tout est naturel et vrai, et ce qui la rend d'autant plus redoutable et terrible, c'est qu'elle a la grâce sans artifice, la candeur de l'enfance et qu'il se répand autour d'elle comme un parfum d'innocence et de pureté.

—Elle est née ce qu'elle est, elle restera ainsi. Avec sa beauté merveilleuse, son corps magnifique, une enveloppe de Séraphin, Andréa est une créature dangereuse, effroyable... Ah ! oui, on lui a bien donné le nom qui lui appartient : Charmeuse !

—Malheur à qui la voit, malheur à qui l'entend ! Pauvre Henri, je comprends trop maintenant qu'il soit devenu son esclave ! Et moi ! que suis-je déjà aujourd'hui, et que serai-je demain ? Hélas ! je l'ai vue et n'ai pu me défendre de l'admirer ; je l'ai entendue et je n'ai pas eu la prudence de me boucher les oreilles. Je n'ai pu me soustraire à la puissance inouïe de son charme mystérieux. Et ce charme étrange, inévitable, qui agit avec une violence extrême et la rapidité de l'éclair, j'en ai senti en même temps les effets terribles dans mon cœur, mon esprit et mes sens.

—Où donc est la force de l'homme ? Où donc est son orgueil ? Où donc est sa vertu ?... Mots sans valeur... Misère humaine ! Implacable fatalité ! Vaincu, terrassé par une femme !... Que lui a-t-il fallu pour assurer son facile triomphe ? Un sourire et un regard. Ah ! je me fais honte à moi-même... Comme je me trouve petit, misérable et lâche !... C'est horrible, horrible !...

Il resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Eh bien ! oui, il faut que je le reconnaisse, je suis atteint de cette folie que je reprochais à Henri il y a quelques heures ; me voilà pris de ce vertige dont il me parlait. C'est l'amour, l'amour ardent, qui dévore, brûle et consume... Sa voix résonne encore à mon oreille et fait tressaillir mon cœur comme si j'étais auprès d'elle ; je revois son sourire enchanteur, sa main qu'elle agit et qui joue avec ses dentelles ; je me sens toujours enveloppé de son regard lumineux qui me verse l'ivresse.

—Andréa, Andréa la Charmeuse... Elle me fait peur et je l'aime... Oui, je l'aime, elle est si belle !

Le lendemain, se roidissant avec énergie, le marquis de Soubreuil essaya de lutter contre le mal qui faisait en lui des progrès rapides. Il ne parvint qu'à s'enlever et à détruire ce qui lui restait de force morale.

Le malheureux fut consterné quand il dut reconnaître son impuissance.

Ah ! il était bien vaincu !

Jeanne de Manoise pouvait encore se mettre en travers du péril et le sauver. Il ne pensa pas que son salut était dans un regard de sa jeune fiancée. Il oublia qu'il avait promis d'aller ce jour-là à l'hôtel de Manoise.

Le soir, vers sept heures, il se trouva rue Pasquier devant la maison d'Andréa.

Henri lui ayant fait la promesse qu'il passerait la soirée avec sa mère et sa sœur, il était à peu près certain de ne pas le rencontrer chez Andréa.

Maxime subissait déjà l'entraînement d'une passion désordonnée et sans frein. La fatalité le poussait en avant.

XIII

Andréa était seule. Comme la veille elle reçut le marquis de Soubreuil dans son boudoir. Comme la veille encore, elle lui tendit avec une grâce charmante sa petite main douce, fraîche et parfumée.

—Je n'espérais pas vous voir ce soir, lui dit-elle d'un ton adorable ; c'est une surprise et un plaisir. Vous savez que M. de Manoise doit passer la soirée chez sa mère ; c'est bien aimable à vous d'avoir eu la pensée de venir me tenir compagnie.

—Quand on a eu le bonheur de vous voir et de causer avec vous, répondit-il, il semble que loin de votre regard on est dans la nuit, et on revient près de vous pour retrouver la lumière.

Il tenait encore sa main ; il s'inclina et la porta à ses lèvres.

—Si j'étais coquette, dit-elle en souriant, vos paroles me combleraient de joie ; mais je ne suis pas coquette.

—C'est vrai. Pour être adorable, vous n'avez besoin d'employer aucun artifice.

—Après vous voir quitté hier, reprit Andréa, M. de Manoise est revenu ici ; nous avons beaucoup parlé de vous. Je suis un peu curieuse et j'ai eu l'indiscrétion de lui demander dans quelle intention vous l'aviez invité à déjeuner. Il n'a pas cru devoir me cacher ce qui a été dit entre vous.

—Comment ! il vous a répété...

—Tout.

—Alors, vous devez m'en vouloir ?

—Nullement.

Il la regarda avec surprise.

—Ce que vous avez dit à M. de Manoise est vrai, est juste.

—Soit, mais vous auriez le droit de vous trouver offensée.

—J'ai eu un sentiment tout opposé, monsieur le marquis ; j'ai donné mon approbation entière aux reproches que vous avez adressés à M. de Manoise, et je me suis permis de donner à vos conseils l'appui des miens.

—En vérité, est-ce possible ?

—Vous ne me croyez pas ?

—Si, si, je vous crois, une bouche comme la vôtre ne saurait mentir ; mais...

—Vous ne comprenez pas.

—Je l'avoue.

—Vous ne comprenez pas, monsieur le marquis, parce que vous ne me connaissez pas encore : j'ai sur bien des choses mes idées, à moi, qui ne ressemblent pas à celles de la plupart des femmes. Oh ! vous ne croyez pas que je sois, comme tant d'autres, insensible aux appréhensions d'une famille, aux angoisses d'une mère. En apprenant que madame la baronne de Manoise était tourmentée au sujet de son fils, qu'elle souffrait de son éloignement et qu'elle m'accusait de le retenir loin d'elle, de le lui reprendre, je fus profondément affligée.

—Henri a eu tort de vous dire cela.

—Ce n'est pas mon avis ; il est toujours bon de savoir la vérité. Ainsi, madame de Manoise se plaint amèrement de moi ?

—Dans certaines circonstances, une mère ne consulte que son cœur ; madame de Manoise se plaint de son fils, qui est tout pour elle : de vous, qui avez pris sa place dans le cœur d'Henri ; enfin elle se plaint de tout parce qu'elle souffre réellement, parce qu'elle est désolée, désespérée.

—Voilà ce que j'ai compris. Aussi, applaudissant à vos paroles, ai-je conseillé à M. de Manoise de rendre à sa mère la tranquillité, la joie, de quitter son appartement de garçon, de retourner près de sa mère et de sa sœur et de revenir à son existence d'autrefois.

—En conseillant cela à Henri vous avez bien agi, mais il ne consentira jamais.

—Pourquoi ?

—Ce serait trop vivre sans vous.

Elle resta un moment silencieuse et rêveuse.

—Tout à l'heure, quand vous êtes entré, reprit-elle, je songeais à tout cela, et je me demandais sérieusement s'il n'existait pas un moyen de remédier au mal que je fais involontairement. Oui, je cherchais la possibilité d'éloigner de moi M. de Manoise et d'amener entre nous une séparation complète.

Le marquis arrêta sur elle ses yeux effarés. —Ce que vous dites là est impossible, fit-il ; j'ai certainement mal entendu.